

SIMONE FOLLET

## EPIGRAPHIE ET LITTÉRATURE GRECQUE

L'épigraphie grecque, généralement classée parmi les disciplines auxiliaires de l'histoire, avec la papyrologie, la numismatique, l'archéologie, est assez souvent ignorée des philologues et n'est que rarement intégrée dans les programmes universitaires d'études littéraires. Pourtant, chaque année, de nombreuses inscriptions sont découvertes et publiées, des recueils, comme le *Supplementum epigraphicum Graecum*, des bulletins critiques, comme le *Bulletin épigraphique* de la *Revue des études grecques*, des guides, comme le *Guide de l'épigraphiste*, tenu à jour périodiquement, s'efforcent de les rendre accessibles à tous. Nous voudrions montrer ce qu'elles apportent au philologue ou à l'historien de la littérature grecque, dans des domaines variés.

Un premier groupe d'exemples portera sur la prosopographie littéraire. Nous voyons surgir parfois dans une inscription les noms d'auteurs célèbres, Eschine, Lycurgue, ou ceux de personnages évoqués par Platon, Plutarque ou Philostrate. Nous voyons apparaître les noms de dizaines d'auteurs inconnus, de toutes spécialités — théâtre, poésie, histoire, rhétorique, philosophie...—, qui nous permettent de mieux connaître le milieu culturel dans lequel les grandes oeuvres se sont développées et d'établir parfois entre elles des hiérarchies différentes de celles que nous livre la tradition. Nous pouvons mesurer aussi l'influence durable de certaines oeuvres, leur diffusion dans le temps et l'espace — ainsi pour Aristote, Cléarque de Soles, Anacréon ou Ménandre. En raison de l'omniprésence des concours dans le monde grec, puis gréco-romain, nous connaissons assez bien les guildes d'artistes qui allaient jouer les oeuvres tragiques ou comiques dans tout le monde méditerranéen et cultivaient une grande variété de spécialités «musicales»; une histoire du théâtre de l'époque hellénistique ne peut être fondée que sur les inscriptions.

L'épigraphie ne concerne pas seulement l'histoire des auteurs et des oeuvres, elle apporte aussi nombre de textes nouveaux. En se limitant à

*Δωδώνη: φιλολογία* 28 (1999) 75-87



la poésie, on peut montrer que des hymnes, des péans, des épigrammes nous sont parvenus en grand nombre par cette voie et ont enrichi notre connaissance de la poésie grecque, là où la tradition manuscrite ou papyrologique ne nous avait transmis que des fragments. Mais il reste dans ce domaine beaucoup à faire — recueils, traductions, commentaires —, pour que ces oeuvres retrouvées occupent la place qu'elles méritent dans la littérature grecque antique.

Pour donner un aperçu des problèmes passionnants et variés posés par certains de ces textes, nous en présenterons trois avec plus de détail: le «tombeau d'Archiloque» à Paros, avec les inscriptions de Mnésiépès et de Sosthénès; la grande inscription philosophique d'Oinoanda, abrégé de philosophie épicurienne destiné à rendre heureux ceux qui le liront; enfin le poème à la gloire d'Halicarnasse récemment découvert, dont quatre versions déjà ont été publiées en deux ans.

Beaucoup d'inscriptions grecques ont été mises au jour ces dernières années, beaucoup le seront encore — il suffit d'évoquer les travaux du métro à Athènes ou l'immense champ de fouilles, encore presque vierge, de Nicopolis; il en subsiste d'inconnues encore dans de nombreux musées, en Grèce notamment. Les littéraires ne doivent pas craindre de se lancer dans ces études, susceptibles d'apporter des résultats neufs, et par là de grandes satisfactions aux chercheurs.

### I. *PROSOPSGRAPHICA*

Les inscriptions — listes de noms, dédicaces, inscriptions honorifiques, épitaphes... — font connaître un grand nombre de personnes de l'Antiquité — plus de 100000 Athéniens, par exemple —, y compris des hommes de lettres, des acteurs, des philosophes, des artistes. Pour chaque genre littéraire, si l'on rassemble ces documents épars, parfois riches de détails inattendus, on éclaire le contexte social dans lequel les grandes oeuvres ont pris naissance. A côté des grands créateurs, il a existé une multitude de personnages de moindre renom, dans chaque région, souvent estimés de leurs contemporains, qui revendiquent la qualité de poète, sophiste, rhéteur, philosophe, médecin, qui souvent enseignent, font des conférences, participent à la vie intellectuelle dans leur cité, leur province, parfois l'Empire romain tout entier.

Ces renseignements ne prennent toute leur valeur qu'une fois rassemblés, selon des principes d'organisation variés. H. Bouvier a réuni, par exemple, les témoignages relatifs aux hommes de lettres venus à Delphes. Plus ambitieux est le catalogue prosopographique des artistes dio-



nysiaques publié par L. E. Stéphanis à Hiraklion en 1989: comme ces artistes, de même que les athlètes, parcourent tout le monde gréco-romain. les témoignages relatifs aux meilleurs d'entre eux, tel le héraut Valerius Eclactus de Sinope, honoré à Athènes et Olympie, vainqueur dans quatre olympiades successives à Olympie et aux fêtes qui ont marqué le millénaire de Rome, peuvent provenir de régions très éloignées les unes des autres. Il existe aussi un corpus d'E. Samama, encore inédit, mais soutenu comme thèse de Paris-Sorbonne, où sont regroupées, traduites et commentées toutes les inscriptions relatives aux médecins. En annexe au *Dictionnaire des philosophes antiques*, en cours de publication sous la direction de R. Goulet (deux volumes parus; le troisième est sous presse), un corpus des inscriptions concernant des philosophes ou des écoles de philosophie est prévu: seul un corpus complet de ce type permettra de mesurer le poids respectif des différentes écoles, leur audience régionale et leur évolution dans le temps. Un corpus du même genre a été établi par B. Puech, regroupant tous les *testimonia* sur les rhéteurs et sophistes de l'époque impériale: le volume, soutenu comme thèse d'habilitation à Paris-Sorbonne, est prêt à être publié. Tous les documents relatifs à l'historiographie et aux historiens ont été réunis et commentés par A. Chaniotis, *Historie und Historiker in den griechischen Inschriften. Epigraphische Beiträge zur griechischen Historiographie*, Stuttgart 1988, avec d'intéressants commentaires. Beaucoup de renseignements donnés par des lexicographes sur des historiens mineurs ou locaux peuvent ainsi être recoupés: nous avons conservé quelques pages seulement d'un des derniers historiens d'Athènes, Herennius Dexippos, mais des inscriptions en prose et en vers nous font connaître sa famille et ses exploits dans la lutte contre les Hérules en 267 p. C.; descendant d'un rhéteur connu, il avait exercé diverses magistratures et liturgies et appartenait à une grande famille, connue aussi à Argos, Corinthe et Epidaure. A une époque où les intellectuels jouissaient d'un certain prestige et pouvaient, par exemple, aller en ambassade auprès des empereurs au nom de leur cité, il n'est pas surprenant de trouver dans plusieurs inscriptions l'écho de leur renommée ou de leurs générosités.

Les inscriptions permettent aussi parfois de distinguer, parmi les personnages cités dans une oeuvre littéraire, les personnages réels de ceux qui sont fictifs — ce qui n'est pas sans importance pour l'appréciation de l'oeuvre littéraire elle-même. On retrouve avec émotion dans les didascalies gravées au théâtre de Dionysos la trace des victoires des grands poètes tragiques ou comiques de l'époque classique, ou, dans les inscriptions attiques, certains disciples de Platon, tels que Lysis ou Phèdre.



On a retrouvé aussi à Epidaure une épigramme où l'orateur Eschine remercie Asclépios de l'avoir guéri d'un mal de tête qui avait duré neuf mois, où est nommé son parent, le devin Cléoboulos, et qui constitue selon son éditeur, J. Irigoin, le plus ancien acrostiche grec. On peut contrôler, d'après les documents publiés sur la marine athénienne, ce que les orateurs attiques, Démosthène, Apollodore, Lycurgue nous disent de leurs triérarchies et, plus généralement, des services rendus à l'Etat et de leur fortune réelle. Ces renseignements ont été réunis déjà par J. K. Davies dans ses *Athenian Propertied Families* (1971) et il est maintenant très facile de retrouver tous les documents relatifs à des Athéniens dans le tome II du *Lexicon of Greek Personal Names* d'Oxford (1989), dû à M. J. Osborne et S. Byrne.

Pour l'époque impériale, deux exemples sont particulièrement éloquents: ceux de Philostrate et de Plutarque. Philostrate lui-même figure dans deux listes de prytanes comme stratège des hoplites, avec l'archonte Munatius Thémison, que l'on peut attribuer à la première décennie du III<sup>ème</sup> siècle (*Hesperia*, 41, 1972, n° 13 et 14, p. 321-329), et d'autres membres de sa famille sont cités dans des inscriptions d'Athènes, de Lemnos ou d'Erythrées. Dans l'*Héroïque*, daté de 220 environ, il évoque notamment des fantômes de héros grecs et troyens qui se manifestent en Chersonèse et en Troade; dans un tel contexte, on pourrait supposer tous les personnages imaginaires. Pourtant un certain Ménécrotès de Lemnos, inscrit à Athènes, comme Philostrate, dans le dème de Steiria, est apparu à Lemnos dans une inscription du début du III<sup>ème</sup> siècle que nous avons eu la chance de pouvoir publier après l'avoir remarquée au musée de Myrina; dès lors on peut supposer que les autres personnages cités comme témoins des apparitions de héros sont réels et que le renseignement donné sur un certain Hymnaios de Péparèthos, qui possédait alors l'île d'Icos, est historique. Dans les *Vies de sophistes*, où Philostrate évoque de nombreux rhéteurs de la fin du I<sup>er</sup> siècle au milieu du III<sup>ème</sup> — c'est le courant littéraire appelé «seconde sophistique», selon le nom qu'il lui a lui-même donné —, on ne peut, si l'on néglige la documentation épigraphique, qu'écrire avec W. C. Wright, qui a édité l'oeuvre dans la collection Loeb: «*Nothing more is known of this sophist*». En fait, les très nombreuses inscriptions provenant, par exemple, de cités comme Ephèse ou Pergame, où a fleuri la seconde sophistique, montrent que la plupart des sophistes appartiennent à de grandes familles dont on peut suivre parfois les ramifications sur au moins trois siècles. Un sophiste comme Sotéros d'Ephèse, déprécié par Philostrate, est attesté à Ephèse et à Delphes, et nous connaissons les noms d'un certain nombre de ses disciples; il n'enseignait



donc pas seulement pour les Muses ou pour les chaises, comme les rhéteurs sans talent ou sans audience! Sur Hérode Atticus; le corpus des documents épigraphiques réunis par W. Ameling occupe un volume entier. Sa généalogie, les charges occupées, les monuments construits à Athènes, Corinthe, Olympie, Delphes, les villas de Kèphisia ou de Thyréatide sont connus, mais aussi les imprécations funéraires placées sur les tombeaux d'êtres chers ou les monuments à la mémoire de ses *trophimoi* bien-aimés, Achille, Memnon, Polydeukion, avec des inscriptions mélancoliques du genre: «C'est ici que nous chassions. Que l'Hermès pasoral nous protège». Chaque ligne de l'importante biographie consacrée par Philostrate à Hérode Atticus peut être illustrée à l'aide de documents épigraphiques ou archéologiques. La longue lettre de Marc-Aurèle aux Athéniens, publiée en 1970 par J. H. Oliver après un patient travail de reconstitution à partir de menus fragments, a jeté des lumières nouvelles sur les ennemis d'Hérode à Athènes. Comme l'avait vu L. Robert, éditer et commenter une oeuvre de ce genre était impossible sans recours à l'épigraphie.

Il en va de même pour Plutarque. Les nombreux personnages mis en scène dans les *Dialogues pythiques* ou les *Propos de table*, par exemple, se retrouvent dans les inscriptions de Béotie, de Delphes, d'Athènes, ou de régions plus éloignées, voire inattendues — ainsi peut-être la Grande-Bretagne pour le rhéteur Dèmétrios de Tarse. Des Romains influents comme Sosius Senecion, de nobles étrangers comme Philopappos, descendant des rois de Commagène et gardant son titre royal, sont nommés dans des inscriptions, grecques ou latines. Nous avons pu retrouver à Athènes Flavius Euphanès et Flavius Glaukias, mais B. Puech a conduit ces recherches sur une bien plus grande échelle, comme le prouve déjà, outre certains articles, sa «Prosopographie des amis de Plutarque» publiée dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II 33, 6, 1992. Les dialogues donnent de ces micro-sociétés, y compris celles de petites cités comme Thespies ou Chéronée, une image très vivante, mais que l'on peut souvent compléter grâce aux inscriptions: le cas du médecin et philosophe stoïcien Sérapion, auteur d'un poème sur les devoirs du médecin inscrit sur le monument athénien dit de Sérapion — dédicace chorégique à l'origine —, est exemplaire à cet égard et permet de saisir sur le vif l'intuition psychologique de Plutarque et sa fine caractérisation du personnage.

Il est un point encore, dans l'histoire littéraire, qui intéresse beaucoup les modernes: celui de la réception des oeuvres. Les inscriptions nous apportent parfois des lumières inattendues: ainsi les maximes des sept sages et celles de Cléarque de Soles gravées en Afghanistan sont un témoig-



nage non seulement sur l'expansion de la langue grecque en Orient, mais aussi sur le dialogue des sages entre la Grèce et l'Inde et sur la vitalité propre du courant stoïcien. En Occident, la découverte de vers d'Anacréon inscrits, avec une maxime d'Epicure, sur une mosaïque trouvée en Gaule, à Autun, atteste au moins l'existence d'une élite cultivée sensible à la littérature grecque à l'intérieur même de la Gaule — la découverte aurait été plus attendue à Marseille ou à Arles. Enfin, l'existence d'hermès ou de statues d'auteurs classiques érigés au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> siècle *p. C.* — Aristote, Xénophon, Ménandre —, trouvés à Athènes mais aussi à Mytilène ou en Italie, atteste l'admiration prolongée que ces auteurs ont inspirée pendant le Haut-Empire au moins. On voit que l'épigraphie intéresse l'histoire littéraire à bien des égards.

## II. LA POESIE SUR PIERRE

L'épigraphie fait surtout connaître des textes nouveaux: chroniques historiques (marbre dit de Paros), éloges en prose ou en vers, hymnes aux dieux (on songe aux longues arétalogies de la déesse Isis), péans, épigrammes... Pour éviter une trop grande dispersion, nous nous limiterons ici à la poésie. Il est en fait impossible de faire l'histoire de quelque genre littéraire que ce soit sans prendre en considération la poésie sur pierre.

Par exemple, un savant allemand, L. Käppel, a voulu faire récemment l'histoire du genre, littéraire du péan, en rassemblant systématiquement tout ce que nous a légué l'Antiquité sur ce genre, textes et *testimonia*. Son ouvrage, intitulé *Paian. Studien zur Geschichte einer Gattung* (1992), montre que ce genre traditionnel est attesté dès l'époque classique et encore exécuté au III<sup>e</sup> siècle de notre ère en l'honneur de dieux variés: Apollon, Asclèpios, Dionysos... Le nom d'un dieu Paian était même connu dès le linéaire B. Nous avons conservé, plus ou moins complets, quelques péans de Pindare et de Bacchylide — parfois reconstitués à grand peine à partir de citations ou de traductions. Mais nous avons sur pierre quelques péans complets, dont la grande diffusion est attestée par le fait qu'on peut trouver le même texte à Érythrées, Athènes ou Ptolémaïs, et en particulier nous en avons qui sont datés, signés et accompagnés de leur notation musicale, que nous sommes maintenant en mesure d'interpréter — ainsi les péans de Liménios et de Dionysios exécutés lors des grandes Pythaiïdes de la fin du II<sup>e</sup> siècle *a. C.*, en l'honneur d'Apollon Pythien, récemment publiés et commentés par A. Bélis comme tome II du *Corpus des inscriptions de Delphes* (*C. I. D.*). Malheureusement, dans l'ouvrage cité de L. Käppel, les textes épigraphiques sont souvent malmenés (bibliographie incomplète, texte



périmé, alors que de nouveaux fragments ont été découverts). C'est un bon exemple du petit effort supplémentaire que doivent faire des littéraires pour éditer correctement des textes épigraphiques, mais on voit aussi qu'une étude comme celle qui était envisagée n'aurait pas de sens sans le recueil des inscriptions. Un poème, notamment, a été omis, alors qu'il était intéressant par le ton et la métrique: le péan de Diophantos de Sphettos, trouvé à Athènes (*IG II<sup>2</sup> 4514*), où l'auteur supplie d'abord Asclépios de le guérir d'une méchante goutte, puis le remercie après avoir été guéri. Plaisamment, il a utilisé des vers scasons pour donner une idée de sa claudication — mètre que reprend Lucien dans son poème de la *Po-dagre*. En voici la traduction:

*Moi, ton cher zacore, ô Asclépios, fils du Lètoïde, je te dis ceci: comment pourrai-je gagner ton palais doré, dieu bienheureux et regretté, tête divine, si je n'ai pas de pieds — ces pieds qui jadis me portaient dans ton sanctuaire, si tu ne veux, dans ta bonté, me guérir et me permettre d'y entrer à nouveau pour te contempler, toi mon dieu, plus éclatant que la terre au printemps?*

*Voici la prière que je t'adresse, moi, Diophantos. Sauve-moi, dieu tout-puissant et bienheureux, guéris ma méchante goutte, au nom de ton Père, auquel j'adresse une prière solennelle; car aucun des mortels qui vivent sur la terre ne saurait me délivrer de telles souffrances. Toi seul, dieu bienheureux, en as le pouvoir; car le dieux, êtres supérieurs, t'ont donné, toi, le dieu compatissant, comme un précieux cadeau susceptible de délivrer les mortels de leurs souffrances.*

*Trois fois bienheureux es-tu, ô Païan Asclépios! Moi, Diophantos, guéri par ton art d'une méchante et incurable maladie, je n'ai plus l'air d'avancer en crabe ou de marcher sur de cruelles épines: comme tu me l'avais promis, je suis ingambe!*

Plein d'humour et de légèreté, ce court poème exprime directement l'allégresse de la guérison, avec la foi et la reconnaissance envers le dieu.

Mais il faut insister sans doute sur le genre de l'épigramme, né justement, comme son nom l'indique, de la poésie sur pierre et développé en genre autonome dans des directions diverses: dédicace, épitaphe, déclaration d'amour, satire... Cultivée depuis l'époque archaïque jusqu'à l'époque chrétienne et byzantine, elle a été l'oeuvre de poètes plus ou moins doués, elle a pu devenir une oeuvre littéraire n'ayant plus qu'un rapport ténu ou imaginaire avec la situation de départ. Les manuscrits nous en ont conservé beaucoup, réunies en anthologies, notamment les célèbres anthologies palatine et planudéenne; mais on ne saurait faire l'histoire



du genre sans étudier d'abord attentivement les milliers d'épigrammes inscrites sur pierre dans tout le monde gréco-romain. Malheureusement, nous ne disposons encore que d'instruments de travail imparfaits; pour les épigrammes connues par la tradition manuscrite, seules les épigrammes antérieures à la Couronne de Philippe (milieu du I<sup>er</sup> siècle *p. C.*) ont été bien éditées et commentées. Pour les épigrammes sur pierre, nous disposons de bons recueils, dus à P. A. Hansen, pour l'époque archaïque et classique (*Corpus epigrammatum graecorum*, I et II), de recueils thématiques diversement classés, avec ou sans traduction, tels que ceux de W. Peek, *Griechische Vers-Inschriften*, I: *Grab-Epigramme* (1955) ou d'A. M. Vérilhac, *Paidés aóroi* (1978-1982), regroupant en deux volumes les épitaphes métriques pour les morts prématurés, ou de recueils géographiques, comme celui d'E. Bernand, rassemblant les *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine* (1969). Il faut signaler le nouveau corpus en trois volumes entrepris par R. Merkelbach et J. Stauber, *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, qui regroupera, à terme, toutes les épigrammes d'Asie Mineure et de Syrie et dont le premier volume, concernant la côte ouest de l'Asie Mineure, a paru en 1998. Pour les inscriptions de Grèce propre, la situation est beaucoup moins favorable: les textes, publiés dans de nombreux tomes de revues ou mélanges, doivent être rassemblés avant de pouvoir être étudiés.

Ces poèmes sont d'une prodigieuse variété. On peut citer l'épithaphe très sobre de Philoclès, mort à douze ans, trouvée dans l'île d'Icarie (voir A. J. Papalás, *Ancient Icaria*, 1993, no 2, p. 182):

*Je suis le tombeau de Philoclès, que sa mère, Philocratéa, a déposé ici, pleurant son triste enfant. Le malheureux! Il n'a même pas pu revêtir la chlamyde ni voir l'Hermès qui préside au gymnase. Philoclès, fils de Dèmétrios, brave héros, adieu.*

Une jeune morte d'Athènes, au II<sup>ème</sup> ou au III<sup>ème</sup> siècle de notre ère, offre des réflexions désabusées (traduction A.-M. Vérilhac, p. 38 du corpus cité) et le poète joue sur le nom de la jeune morte, Elpi tychè:

*Pourquoi sans raison, étranger, à tes vaines pensées accorder confiance? Ouvre les yeux, de peur qu'une divinité n'aille un jour se rire de toi: rien chez les hommes d'évident: si ton sort te préoccupe, sache que de toutes choses la Moire est seule maîtresse. Car moi aussi jadis j'étais comme toi, mais au fond de l'oubli je me suis retirée, sans même en ma demeure laisser d'enfant à mon mari, et ayant accompli deux décades d'années, en cette tombe je repose. Elpitychè, signe adressé à ceux qui passent.*



En opposition avec cette sobriété, l'építaphe de Seuthès, fils d'Epimachos (W. Peek, *GVI*, no 1975), sur une stèle d'Hermoupolis Magna, paraît bavarde. Le mort ne cache rien des circonstances de son décès (une méchante toux), des funérailles avec leurs pleureuses, de sa parenté; mais surtout il paraît obsédé par les efforts faits pour empêcher toute mauvaise odeur autour de son tombeau; il craint par dessus tout la *dy-sôdia*.

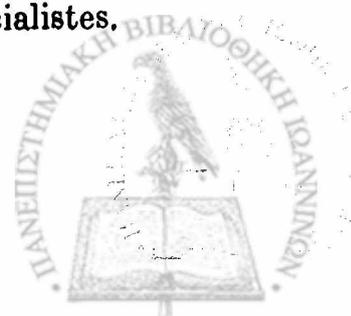
Enfin le long poème à la mémoire de Regilla, épouse d'Hérode Atticus, trouvé à Rome sur la via Appia près de leur propriété du Triopion, révèle dans l'auteur, Marcellus de Sidè, un vrai poète, beaucoup mieux que ses fragments didactiques conservés par la tradition manuscrite.

Les épigrammes retrouvées sur pierre sont des témoignages beaucoup plus directs, qui présentent souvent un texte meilleur, plus ou moins complet que celui de la tradition manuscrite, et surtout qui situent les défunts ou les objets dédiés dans leur cadre réel, parfois même directement dans un tombeau ou un sanctuaire familial. Ces textes font largement appel aux mètres consacrés que sont l'hexamètre dactylique, le distique élégiaque et le trimètre iambique, mais on y trouve aussi toutes sortes de fantaisies, y compris les essais trébuchants de poètes indigènes maîtrisant plus ou moins bien la langue ou la métrique grecque. Parfois il a été fait appel à des professionnels — ainsi un certain Antigènes, connu par ailleurs, a rédigé les építaphes métriques de deux jeunes gens morts à Athènes entre 130 et 138 avant d'avoir atteint l'âge de l'éphébie (*IG II<sup>2</sup>* 3963, 3964 + *Add.*). En tout cas nous avons là souvent, à travers les conventions et les thèmes convenus du genre, une poésie populaire et bien vivante, intimement liée aux circonstances importantes de la vie ou à des sentiments profonds.

On sait que ces courts poèmes ont connu à Rome un succès durable et suscité bien des imitations, y compris dans la littérature européenne du XVIème au XIXème siècle. Rassembler et étudier attentivement ces textes réserve aux littéraires beaucoup de joies.

### TROIS DOCUMENTS MAJEURS

L'exposé précédent pourrait donner l'impression que l'épigraphie peut nous apporter seulement des détails d'histoire littéraire ou quelques épigrammes d'intérêt mineur. Aussi voudrions-nous montrer que les textes découverts peuvent être des documents importants, qui renouvellent profondément notre connaissance d'une oeuvre ou d'un auteur, et dont l'interprétation exige souvent la collaboration de plusieurs spécialistes.



*Le monument d'Archiloque à Paros* sera notre premier exemple. On a en effet trouvé dans cette île deux inscriptions très riches, qui combinent récit biographique et citations du poète, et qui devaient appartenir à un *héroon* dédié à sa mémoire et à son culte. Mnésiépès (voir A. Chaniotis, *op. cit.*, p. 102-112) explique comment l'oracle de Delphes lui a conseillé d'ériger, dans le *téménos* qu'il projetait, un autel pour sacrifier aux Muses, à Apollon Mousagète et à Mnémosyne, de sacrifier à Zeus Hyperdexios, à Héraclès et à Artémis Eucleia, ainsi qu'à Dionysos, aux Nymphes et aux Heures. Le dieu lui a conseillé finalement d'honorer le poète Archiloque comme il en avait l'idée (l. 14-15). Puis il expose comment, cet oracle reçu, il a nommé le lieu Archilocheion, fondé les autels, sacrifié aux dieux et à Archiloque et honoré le poète comme le dieu l'avait prescrit. La seconde partie du texte est un récit de style populaire, assez circonstancié, rappelant la vocation miraculeuse du poète. Parti à la campagne chercher une vache qu'il devait vendre, il vit en songe des femmes l'entourer, lui promettre de lui donner de sa vache un juste prix, puis disparaître; à son réveil, la vache était introuvable, mais une lyre était déposée à ses pieds, présent des Muses. Son père Télésiclès consulta alors l'oracle d'Apollon et en reçut la révélation suivante: «Ton fils sera immortel et célèbre, celui qui te saluera le premier lorsque tu bondiras hors de ton navire en revenant dans ta patrie». Et Archiloque réalisa l'oracle point par point. Enfin, la troisième partie du texte est constituée par une biographie d'Archiloque, appuyée par des citations de ses poèmes.

Un autre monument, plus tardif (*IG XII 5, 454*), a été érigé à la mémoire du poète par un certain Sôsthénès, qui présente l'intérêt de nommer sa source, Dèmeas de Paros. Les deux monuments doivent provenir de l'*héroon* du poète. Ils attestent non seulement sa gloire littéraire qui s'est maintenue, dans sa patrie, au moins jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, mais un véritable culte et la ferveur attachée à sa mémoire. Le poète était vraiment l'élu des dieux, depuis l'époque archaïque, et il l'est demeuré dans le monde grec hellénistique.

*La grande inscription philosophique de Diogène d'Oinoanda* appartient à une époque (le règne d'Hadrien) et à un genre tout différents. Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, on ne connaissait ni Oinoanda ni Diogène. Cette petite ville située en Cabalide, au nord de la Lycie, à 1400 m d'altitude, fut découverte par deux Anglais en 1841. Dans les années 1884, 1885, 1889, de jeunes membres de l'École française d'Athènes y repérèrent des fragments d'une longue inscription philosophique, gravée sur le mur d'un portique (*stoa*), et G. Cousin publia les premiers fragments dans le *Bulle-*



*tin de correspondance hellénique* de 1892. Plus tard, deux savants autrichiens, R. Heberdey et E. Kalinka, revenus sur le site, retrouvèrent une partie des fragments anciens et en découvrirent 24 nouveaux; le total était alors de 88 fragments, et pendant plus d'un demi-siècle nul ne se soucia de les revoir. Une troisième phase de recherche commença avec les investigations systématiques de l'École anglaise. Nous possédons maintenant une édition critique complète, due à M. F. Smith (1993), avec un second volume, paru dans les *Ergänzungsbände zu den Tituli Asiae Minoris*, 20, 1996, qui donne la bibliographie, les dessins et photographies des 222 fragments connus. Ce volume tient lieu de ce qui serait, pour un texte classique, l'examen de la tradition manuscrite.

Les progrès réalisés en plus d'un siècle ne concernent pas seulement le nombre des fragments; ils ont été progressivement mis en place et on peut donner maintenant une idée d'ensemble du texte. L'auteur se présente: âgé et souffrant d'un *kardiakon pathos*, il a voulu mettre sous les yeux de tous un abrégé de philosophie épicurienne, qui soit pour eux un remède salutaire (*ta tès sôtèrias pharmaka*). Le texte est donc de Diogène, qui expose successivement la *Physique*, l'*Ethique*, le contenu des *Lettres* d'Epicure, notamment à sa famille, à ses amis, à sa mère (lettre inconnue auparavant), les *Sentences capitales* d'Epicure, enfin ses pensées *Sur la vieillesse*. Chaque section se présente comme un vaste papyrus déroulé avec plusieurs colonnes d'écriture qui comportent soit 14 soit 10 lignes. Le mur avait au moins 80 mètres de long.

Pour l'instant, les amis de Rhodes ou d'Athènes cités par Diogène n'ont pas été identifiés. On avait cru pouvoir reconnaître le poète latin Lucrèce sous le nom de Carus, mais ce nom est assez répandu et l'hypothèse est improbable. La comparaison de l'écriture et de la disposition du texte avec celle d'autres inscriptions d'Oinoanda, notamment la fondation de Julius Démosthénès publiés par M. Wörle, a permis d'attribuer ce document exceptionnel, avec une grande vraisemblance, à l'époque d'Hadrien. La reconstruction de ce mur a en tout cas constitué un puzzle passionnant pour les épigraphistes qui s'y sont intéressés. Nous avons obtenu ainsi des textes nouveaux d'Epicure, de tradition originale, et la preuve que la philosophie épicurienne pouvait encore aider à vivre ses adeptes au II<sup>ème</sup> siècle de notre ère, même dans une bourgade de montagne bien éloignée des grands centres d'enseignement philosophique.

*Le poème à la gloire d'Halicarnasse*, trouvé dans des fouilles non loin du site de l'ancienne Halicarnasse, en Carie, a été présenté sous forme provisoire dans les *Preatti* di Congrès de Rome en 1997, puis publié par



S. Isager, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 123 (1998), p. 1-23 (photographies), par H. Lloyd-Jones dans la même revue, 124 (1999), p. 1-14, enfin dans le corpus cité de R. Merkelbach et J. Stauber, no O1/12 102, p. 39-45. C'est un long poème (60 lignes, dont quelques-unes mutilées) en distiques élégiaques, gravé sur deux colonnes très denses, mais bien lisibles. Il commence par une invocation à une Cypris *Schoinitis* inconnue par ailleurs, puis le sujet du poème est posé: «Qu'est-ce qui fait la gloire d'Halicarnasse? Je ne l'ai pas entendu raconter. Ou plutôt que raconte-t-elle avec une insolence hautaine?» Les légendes que colporte Halicarnasse sur elle-même occupent la première partie du poème (v. 5-42): on rappelle les aventures de Zeus enfant, soustrait à la gorge dévorante de Cronos, la légende d'Hermaphrodite, qui a donné une légalité au mariage — ce n'est pas le trait le plus connu de sa légende —, celles de Pégase et de Bellérophon, des Athéniens conduits par Kranaos, d'Endymion, d'Anthès de Trézène, d'Ariane (partie mutilée); il est question aussi d'un oracle d'Apollon. On voit que le poète ne s'en tient pas aux légendes courantes: il a le souci d'être original, recherche le détail curieux, de même que les mots et épithètes rares, parfois des *hapax*. La seconde partie (v. 43-54) évoque plus précisément les gloires littéraires d'Halicarnasse, pour nous connues ou inconnues: Hérodote, «l'Homère de la prose», son parent Panyassis, Andron, l'auteur des *Cypria*, le poète Ménesthée, Théétète au souffle inspiré, le poète comique Dionysios, le tragédien Zénodote, le poète tragique Phanostratos, l'historien Nossos (inconnu de nous) et le poète Timocratès (également inconnu). Une conclusion en six vers proclame plus généralement que, vu le nombre des grands hommes sortis de son sol, Halicarnasse peut prétendre aux couronnes les plus glorieuses.

Sur l'auteur, R. Merkelbach a proposé une hypothèse intéressante: remarquant que Strabon nomme parmi les gloires d'Halicarnasse un poète Héraclite, contemporain de Callimaque, mentionné dans une de ses épigrammes — et dans une inscription d'Oropos, qu'on peut trouver dans le récent corpus de V. Ch. Pétrakos, no 415 —, il pense que l'absence de ce nom dans notre poème s'explique au mieux si Héraclite lui-même en est l'auteur. Le poème a sans doute été gravé dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle *a. C.* — ce qui ne constitue pas une objection dirimante —, mais il faudrait aussi renoncer à plusieurs identifications proposées par les commentateurs avec des auteurs connus de la fin du III<sup>e</sup> siècle ou du II<sup>e</sup> siècle, aucune, il est vrai, n'étant sûre. On voit que les énigmes posées par ce document nouveau sont loin d'être toutes résolues, mais il s'agit d'une oeuvre majeure de la poésie hellénistique, qui a aussitôt suscité un vif in-



térêt parmi les spécialistes et donnera lieu certainement encore à de nombreuses études.

Ces quelques exemples peuvent suffire à montrer qu'on trouve sur les pierres autre chose que des comptes financiers; des textes intéressant l'histoire politique ou des bribes irrémédiablement mutilées. Les textes présentés sont de vrais textes littéraires, qui posent les mêmes problèmes que ceux qui sont conservés dans la tradition manuscrite. Les littéraires doivent en aborder l'étude, négligée souvent par les historiens, déconcertés par les finesses linguistiques ou les conventions poétiques. Les étudiants grecs ont la chance de voir publier chaque année de nombreux textes tirés de leur sol, dont ils se trouvent très proches. Il faut souhaiter que les philologues s'attachent à l'étude de ces textes, en collaboration avec les chercheurs d'autres pays, qui viennent parfois de très loin pour étudier les pierres. Ce sera toujours une grande joie, pour l'épigraphiste, de pouvoir recoller des fragments de pierre dont il a pu établir le texte et d'avoir ainsi la confirmation expérimentale, comme le physicien, de la justesse de ses hypothèses. Mais le philologue pourra aussi puiser dans les nouveautés apportées par ces textes et leurs beautés littéraires maintes autres satisfactions. C'est une part importante de la littérature grecque antique, bien insérée dans son milieu d'origine et transmise directement, qui est ainsi restituée aux hellénistes.

SIMONE FOLLET \*

Université de Paris-Sorbonne

\* Nous tenons à remercier ici chaleureusement, avec les autorités de l'Université d' Ioannina, nos collègues M. et Mme D. K. Raïos, qui, en nous invitant à prononcer la présente conférence le 27 avril 1999 en présence de leurs collègues et de leurs étudiants, nous ont permis d'apprécier leur inoubliable hospitalité... et la beauté des paysages d'Épire au printemps.

